

un seul jour, sans cesser un instant. C'est depuis trois mois et demi seulement que je publie la *Lanterne*, il me reste donc encore 19 ans, huit mois, et deux semaines, pour rendre aux prêtres coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent.

Ils nous ont persécutés par la calomnie, par le préjugé ; je leur réponds par des vérités et le raisonnement.

Ils nous ont foulés aux pieds, ont fait de nous des monstres signalés à l'horreur et à la haine publiques ; je viens aujourd'hui, armé de l'histoire, de mes veilles, de mes recherches, exposer par quelles innombrables impostures, par quelles atrocités, par quels crimes, par quelles horreurs prolongées de siècle en siècle, on a réussi à élever ce colosse de l'église catholique qui pèse sur la conscience des peuples depuis quatorze cents ans.

Que les lecteurs en prennent leur parti ; quant à moi, j'irai jusqu'au bout.

La matière abonde sous mes doigts, et je brûle d'écrire.

Voici une occasion qui m'est offerte de nouveau, je la saisis avec transport.

Lorsque le faux bruit courut, il y a quinze jours, de la mort de Napoléon III, le *Nouveau-Monde* trouva ceci :—

“ L'ordre politique européen se trouve aujourd'hui menacé par la mort d'un homme, et il en a toujours été ainsi chaque fois que les monarques ont oublié qu'ils régnaient par la grace de Dieu—*Per me reges regnant.*” Lorsqu'au contraire la société se trouvait constituée sur le principe catholique, un changement de roi était un événement sans doute, mais nullement une cause de trouble et d'effroi pour les honnêtes gens. *Le roi est mort,—Vive le roi!* s'écriait le héros, et bientôt le deuil au dehors du palais se changeait en réjouissances publiques.

“ L'organisation sociale reposant sur le respect de l'autorité et la justice n'avait rien à craindre du trépas de son roi, parce que le nouveau prince avait, pour se diriger ou se maintenir l'exemple de ses prédécesseurs et la médiation salutaire du Souverain-Pontife, protecteur né de tous les droits.”

D'abord, le principe d'autorité n'a rien à faire avec la justice, si ce n'est pour la détruire.

C'est au nom de ce principe que toutes les persécutions, tous les despotismes, toutes les barbaries se sont donné libre carrière.

Ensuite, puisque le *Nouveau-Monde* nous ramène encore à la question tant de fois débattue, si ce n'est en Canada, de la *séparation de l'Etat et de l'église*, je vais l'y suivre.

Je ne rirai pas aujourd'hui, lecteurs ; j'ai un tableau effrayant à faire. Dans notre pays, il ne suffit pas de rire, il faut surtout enseigner. L'histoire est la grande école ; c'est elle l'institutrice des hommes. “ Elle est la première des philosophies,” dit Byron. Avec elle j'entre dans l'examen de cette question horrible dont chaque étape est marquée par un massacre, une extermination de peuples entiers.